

ERIC

W
R
I
G
H
T

UNE AFFAIRE DÉLICATE

Une enquête de Charlie Salter



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DES PREMIERS TITRES
DE LA SÉRIE « CHARLIE SALTER »...

« CEUX QUI AIMENT LES HISTOIRES D'ENQUÊTES
SOBRES ET CLASSIQUES DEVRAIENT PRENDRE
PLAISIR À DÉCOUVRIR CETTE SÉRIE, DE FACTURE
FACILE ET AGRÉABLE. »

Le Devoir

« AVEC *LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES*,
ERIC WRIGHT, QUI A À SON ACTIF
QUATRE PRIX ARTHUR-ELLIS,
SIGNE UN ROMAN PERCUTANT ET SOLIDE. »

Le Soleil

« VOILÀ UN PETIT ROMAN BIEN FAIT SOUS TOUS LES
ANGLES ET QUI N'A PAS LA PRÉTENTION DE VOULOIR
NOUS GLACER LE SANG OU ENCORE DE NOUS
FAIRE FRISSONNER DE TERREUR. »

Alibis

« CE ROMAN POLICIER DÉROULE UNE INTRIGUE
CLASSIQUE, SOLIDE, ALLÉGÉE D'HUMOUR...
MAIS C'EST SURTOUT LA PERSONNALITÉ
ATTACHANTE DE CHARLIE SALTER QUI RETIENT
L'INTÉRÊT. SES TOURMENTS, DOUTES ET TENTATIONS
DONNENT ENVIE DE LE SUIVRE
DANS SES PROCHAINES AVENTURES. »

Amazon.ca

« L'INTRIGUE, BIEN QUE SIMPLE,
EST ACCROCHEUSE. »

Québec français

« UNE SÉRIE QUI PROMET ! »

Le Libraire

« CE DEUXIÈME OPUS [*UNE ODEUR DE FUMÉE*]
VIENT HORS DE TOUT DOUTE CONFIRMER
L'OPTIMISME QUE J'AVAIS MANIFESTÉ
À LA LECTURE DU PREMIER TOME. »

Alibis

« L'ÉNIGME EST BIEN TROUSSÉE MAIS CE QUI
REND LE ROMAN [*UNE MORT EN ANGLETERRE*]
SI DIVERTISSANT, CE SONT SURTOUT LES PETITS
À-CÔTÉS : DES PERSONNAGES SAVOUREUX [...] ET D'
AMUSANTES OBSERVATIONS TOURISTIQUES
ET SOCIOLOGIQUES SUR L'ANGLETERRE. »

Amazon.ca

« DANS SON QUATRIÈME ROMAN
[*MORT D'UNE FEMME SEULE*], ERIC WRIGHT
SE MONTRE SOUS SON MEILLEUR JOUR :
IL DOSE SAVAMMENT L'INTRIGUE POLICIÈRE,
LA PROFONDEUR DES PERSONNAGES
ET LEURS MOTIVATIONS D'UNE MANIÈRE
EXTRÊMEMENT PLAUSIBLE, DANS UN STYLE
CLAIR ET SANS FIORITURE. »

Boston Sunday Globe

« L'ŒIL VIF ET L'ESPRIT ALLUMÉ, WRIGHT PROPOSE
NON SEULEMENT UNE SOLIDE ENQUÊTE, MAIS AUSSI
UN PORTRAIT COLORÉ DE LA PLUS PETITE PROVINCE
CANADIENNE. *MORTS SUR L'ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD*
A TOUT CE QU'IL FAUT POUR DIVERTIR, AVEC DES
PERSONNAGES RICHES ET UNE INTRIGUE QUI OFFRE
QUELQUES REVIREMENTS REMARQUABLES. »

Winnipeg Free Press

UNE AFFAIRE DÉLICATE

DU MÊME AUTEUR

Série Charlie Salter

1. *The Night the Gods Smiled*, HarperCollins, 1983.
La Nuit de toutes les chances. Roman.
Lévis: Alire, Romans 074, 2004.
2. *Smoke Detector*, HarperCollins, 1984.
Une odeur de fumée. Roman.
Lévis: Alire, Romans 079, 2004.
3. *Death in the Old Country*, HarperCollins, 1985.
Une mort en Angleterre. Roman.
Lévis: Alire, Romans 083, 2005.
4. *A Single Death*, HarperCollins, 1986.
Mort d'une femme seule. Roman.
Lévis: Alire, Romans 088, 2005.
5. *A Body Surrounded by Water*, HarperCollins, 1987.
Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard. Roman.
Lévis: Alire, Romans 093, 2006.
6. *A Question of Murder*, HarperCollins, 1988.
Une affaire explosive. Roman.
Lévis: Alire, Romans 098, 2006.
7. *A Sensitive Case*, Doubleday, 1990.
Une affaire délicate. Roman.
Lévis: Alire, Romans 105, 2007.
8. *Final Cut*, Doubleday, 1991.
Mort au générique. Roman.
Lévis: Alire, Romans 111, 2008.
9. *A Fine Italian Hand*, Doubleday, 1992.
Mort à l'italienne. Roman.
Lévis: Alire, Romans 120, 2008.
10. *Death By Degrees*, Doubleday, 1993.
Une mort collégiale. Roman.
Lévis: Alire, Romans 121, 2009.
11. *The Last Hand*, Dundurn Press, 2001.
La Dernière Main. Roman.
Lévis: Alire, Romans 132, 2010.

UNE AFFAIRE DÉLICATE

ERIC WRIGHT

traduit de l'anglais
par
ISABELLE COLLOMBAT



Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : ERIC WRIGHT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2007
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

A Sensitive Case © 1990 ERIC WRIGHT

© 2007 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

Extrait de la publication

Pour Gladys Brown

CHAPITRE 1

— Ça veut dire quoi, ça ?

Le sergent Pickett tenait entre le pouce et l'index une note qu'il agita en direction du chef intérimaire du Centre de cautionnement et de libération conditionnelle, le sergent d'état-major Williams.

— Rien d'autre que ce qu'il y a d'écrit dessus, mon petit Mel. Les Missions spéciales ont besoin d'un coup de main. Ils sont en sous-effectif, là-bas.

Alda, un policier en civil, se mit à rire :

— Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? Qu'on passe notre temps à tricoter, le cul sur une chaise ?

— C'est quoi, ces Missions spéciales ? Une unité ? s'informa Pickett.

— En fait, c'est un centre créé il y a quelques années pour s'occuper des dossiers dont personne ne veut.

Williams se trouvait derrière une demi-cloison en contreplaqué d'où n'émergeait que sa tête ; il avait bondi de sa chaise pour savoir pourquoi Pickett était en retard ce matin-là.

Le Centre de cautionnement et de libération conditionnelle était situé au sous-sol de la Division 51, dans Regent Street, au cœur du plus vieux quartier ouvrier de Toronto. Il occupait des locaux grands comme un garage pour quatre autos. Dans un coin de la pièce qui faisait face au bureau de Williams, des gens en liberté

surveillée faisaient la queue à un guichet pour signaler leur présence ; il en défilait pas moins de six cents par jour. En dehors du bureau de Williams, isolé par une demi-cloison, huit autres postes de travail occupaient le reste du local. Le centre comptait six sergents, pour l'essentiel des hommes d'âge mûr qui avaient autrefois servi aux Homicides, à la brigade des hold-up ou aux Enquêtes et avaient rallié le Centre de cautionnement et de libération conditionnelle pour terminer tranquillement leurs carrières, loin du stress des alarmes au beau milieu de la nuit. Ils travaillaient aux heures normales de bureau en deux équipes de travail de jour, et ne quittaient le bureau qu'exceptionnellement, pour aller chercher un délinquant qui ne s'était pas présenté. À eux six, ils connaissaient de vue quasiment tous les petits délinquants de Toronto, ce qui représentait un atout considérable pour le Centre.

Le sergent Pickett était entré dans la police à l'époque où la carrure des postulants était le critère le plus important – critère qui posait désormais des problèmes pour le recrutement de candidats issus de certaines minorités ethniques. Avec l'âge, il ne s'était empâté que légèrement : de « grand gaillard », il était devenu un homme costaud. Avec ses cheveux blancs coupés court et son complet de serge bleue, il avait l'air d'être ce qu'il était presque : un enquêteur à la retraite en civil.

Pickett jeta un nouveau coup d'œil à la note :

— Ça vient des Homicides, apparemment. Pourquoi est-ce que ça atterrit chez nous ?

La tête de Williams réapparut au-dessus de la cloison.

— Eh bien, c'est que les Homicides manquent de personnel, eux aussi, tu vois, alors ils ont refilé l'affaire aux Missions spéciales, qui nous l'ont refilée à leur tour. Pourquoi ne vas-tu pas voir de quoi il retourne ?

Pickett s'adressa à un autre sergent assis près de la porte, de l'autre côté de la pièce :

— Qu'est-ce qui se passe aux Homicides, Dan ? Comment ça, ils manquent de personnel ? De mon temps, on n'avait pas ce problème.

Williams refit une apparition et prit la parole avant que le sergent Danilo Marinelli eût le temps de répondre :

— Tout le monde est débordé, Mel. C'est qu'il y a eu pas mal de démissions depuis le départ de Woodhouse et de Baker.

Pickett hocha la tête en silence. Woodhouse et Baker étaient deux sergents-détectives qui avaient démissionné un mois auparavant. Ils avaient passé un an sur les traces de trois tueurs, mais quand ils avaient fini par les emmener devant le juge, les meurtriers avaient été relâchés au motif que les preuves étaient douteuses ; elles avaient été obtenues grâce à des écoutes téléphoniques illicites pratiquées sous un prétexte dont l'avocat de la défense avait démontré l'aspect fallacieux. Les deux enquêteurs avaient reçu un blâme et avaient été rétrogradés, pas au sens purement administratif du terme, mais en étant mutés. Ils n'avaient pas fait de scandale, même s'ils savaient avoir agi avec le consentement tacite de leurs supérieurs. Ils avaient recouru à des moyens illégaux, s'étaient fait prendre et avaient servi de boucs émissaires. C'était la règle.

— Ça, ça n'en fait que deux. Qui d'autre a quitté les Homicides ?

— George Soper et Fred Yeo sont suspendus, intervint Marinelli.

— Pour quelle raison ?

— Ils sont soupçonnés de s'être livrés à des voies de fait sur des suspects, répondit Marinelli dans une parodie de jargon de prétoire. Depuis que ce bleu a été accusé de voies de fait l'année dernière, il faut prendre des gants blancs pour interroger les dealers, maintenant.

— Et ça, ce n'est que la pointe de l'iceberg, commenta la tête de Williams qui, se délectant de sa formule, la répéta : oui, seulement la pointe de l'iceberg. Il y a

eu bien d'autres affaires de ce genre. On ne peut plus lever le petit doigt sans que les gars en civil nous sautent dessus.

Des éclats de rire fusèrent dans la file d'attente, à l'autre bout de la pièce. Le temps que les deux sergents lèvent les yeux, les cinq visages des types alignés devant le comptoir avaient repris leur sérieux. Pickett continua de méditer sur la fameuse note des Missions spéciales.

Marinelli s'approcha du bureau de son collègue :

— Tu as entendu parler de ce gars qui distribuait les contraventions la semaine dernière ? Un yuppie est venu lui chialer dans les oreilles qu'il n'avait stationné sa BMW que pendant deux minutes. Notre gars est resté très calme ; il lui a expliqué qu'il ne pouvait pas laisser traîner ses jouets dans la rue en pleine heure de pointe. Le yuppie a porté plainte et notre gars s'est ramassé une réprimande pour « propos désobligeants », comme s'il avait insulté le type. Il a démissionné.

— Allez, Mel, bouge-toi ! ordonna Williams. J'ai dit aux collègues des Missions spéciales que tu serais chez eux il y a déjà une heure. Au fait, pourquoi étais-tu en retard, ce matin ?

Quand il était sorti de chez lui, Pickett s'était rendu compte que son auto avait non pas un mais deux pneus à plat ; détestant que son chef lui demande des comptes devant une poignée de petits délinquants, il lui répondit, conscient que Williams savait pertinemment qu'il habitait loin du lac :

— J'ai manqué le traversier.

Puis, désignant les dossiers qui s'empilaient sur son bureau, il s'enquit :

— Et ça, qu'est-ce que j'en fais ?

— Je trouverai bien quelqu'un à qui les confier, ne t'inquiète pas, le rassura Williams en jetant un intense regard circulaire dans la pièce où se trouvaient rassemblés les effectifs placés sous ses ordres.

Pickett s'attarda.

— Que sais-tu de ces « Missions spéciales », Dan ?
Marinelli réfléchit à la question.

— Ils ont travaillé sur une enquête, une fois, quand j'étais aux Homicides.

— Qu'est-ce qu'elle avait de spécial, cette affaire ?

— Rien. Attends, j'essaie de me rappeler. Il y avait un inspecteur dont la femme était dans la politique. Non : sa première femme, en fait. Elle avait menacé de faire un scandale parce qu'on n'avait pas attrapé un violeur. Une féministe.

— Que s'est-il passé ?

— Nous avons fini par mettre la main sur le gars. En fait, c'est lui, l'ex-mari de la bonne femme, qui l'a attrapé. Il s'appelait Salter.

— C'est l'inspecteur d'état-major Salter qui est à la tête du Centre des missions spéciales, précisa Williams d'une voix forte, presque en criant. Il a pris ses fonctions l'année dernière. Et en passant, je te rappelle qu'il t'attend dans son bureau, Mel.

Pickett se tourna vers son supérieur.

— Je n'ai pas encore décidé si j'y allais ou non, déclara-t-il avant de se retourner vers un Marinelli hilare. Il est comment, ce Salter ? demanda-t-il à ce dernier.

— Il n'a jamais tenté de marcher sur nos plates-bandes et il nous a laissés prendre tout le crédit de l'arrestation. Tu veux que j'essaie d'en savoir plus ? Je peux passer un coup de fil à un des gars. Wycke était plutôt copain avec Salter, je crois.

Pickett secoua négativement la tête.

— Pas la peine.

Il se retourna vers Williams.

— Comment s'appelait son prédécesseur ?

— Orloff. Le surintendant d'état-major Orloff. Pour l'amour du ciel, Mel, fiche le camp, maintenant !

— Je file dans une minute.

Pickett quitta la pièce, emprunta le couloir et s'en-gouffra dans le premier bureau vide pourvu d'un téléphone. Il composa un numéro noté sur une liste qu'il avait extirpée de son portefeuille. Dès qu'il eut son correspondant en ligne, il se présenta et expliqua sa requête. Qui était donc ce Salter ? Comment était-ce de travailler avec lui ?

Il attendit un moment, remercia son interlocuteur et raccrocha. Il resta quelques minutes à réfléchir dans le bureau vide. Un homicide nécessitant une enquête menée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce serait vraiment la poisse. Cela dit, les échos recueillis sur Salter étaient positifs et, en outre, l'enquête en était sans doute déjà à la deuxième étape, aussi n'aurait-il probablement pas à passer des nuits entières dehors sur le terrain. Il décida finalement qu'il pouvait au moins aller voir de quoi il retournait.

Pickett était veuf, et ses collègues estimaient fort probable qu'il continuait de travailler parce qu'il avait peur du désert de solitude auquel il serait exposé autrement. En fait, cinq ans après le décès de sa femme, Pickett manquait de temps pour accomplir tout ce qu'il souhaitait. Il s'appêtait à prendre sa retraite, considérant que le moment serait venu de le faire quand son travail interférerait avec sa vie privée. Pour lui, le droit de prendre sa retraite et le fait de savoir qu'il pouvait le faire à tout moment (une semaine de préavis suffisait) était comme avoir un sac rempli de pièces d'or sous son lit. Le fait de le savoir là, près de lui, et d'être conscient qu'il pouvait dépenser son trésor quand il le souhaitait lui procurait autant d'agrément que de le dépenser vraiment, et cette certitude augmentait le plaisir qu'il avait à travailler.

Après le décès de sa femme, il avait converti sa petite maison en deux appartements et loué le premier étage, gardant le rez-de-chaussée et le sous-sol pour lui. Il prévoyait construire une terrasse et un nouveau

garage, et ce projet devait l'occuper pendant quelques mois. Il lisait beaucoup, et sa vie sociale consistait pour l'essentiel en une partie de poker hebdomadaire et, chaque semaine également, un souper chez l'un ou l'autre de ses collègues. Mais Pickett avait aussi un secret, connu de ses seuls voisins : il avait entrepris de bâtir une cabane en rondins sur un terrain situé à trois heures au nord de Toronto, et il était toujours impatient de s'y rendre dès que la route redevenait accessible après l'hiver. Il n'avait pas d'enfants et sa famille se résumait à une belle-sœur – une vraie emmerdeuse, confiait-il à ses copains – et au fils de cette dernière, son neveu. Heureusement, ils vivaient tous deux à Hamilton, à une heure et demie de route de Toronto, aussi ne les voyait-il pas assez souvent pour que leur fréquentation soit vraiment une nuisance. Mis à part ces deux-là, Pickett estimait que sa vie était satisfaisante et bien remplie, et chaque nouvelle mission l'incitait à comparer les mérites respectifs du plaisir de travailler et du plaisir de ne plus travailler, ce dernier tendant à vouloir de plus en plus souvent prendre le dessus. Toute nouvelle expérience était susceptible de faire pencher la balance et de l'amener à se saisir de son sac d'or.

Il retourna dans son bureau pour enfiler son veston.

— Je vais aller voir ce que les Missions spéciales nous veulent, décida-t-il.

Il attrapa son imperméable.

— Je ferais mieux de prendre aussi ça, expliqua-t-il.
À plus tard, Dan.

Il jeta un regard à son supérieur qui, de l'autre côté de la pièce, le considérait depuis un moment, attendant qu'il se décide à lever le camp.

— À plus tard, chef, lui lança Pickett.

— Tchao, Mel, mon gars. Bonne chance. Et n'oublie pas de nous tenir au courant, d'accord ?

Marinelli suivit Pickett jusqu'à la sortie de l'édifice de Regent Street.

— Tu vois ? lui fit-il remarquer. Tout ce qu'il veut, c'est un petit mot gentil de temps en temps. Ce n'est pas un mauvais gars, au fond. C'est juste un pauvre con qu'on nous a collé jusqu'à ce que Bill Hart sorte de l'hôpital. Ne le laisse pas te couper l'envie de revenir parmi nous.

— Je sais, répondit Pickett en soupirant. Hart sera de retour dans une semaine. C'est vraiment bizarre de voir à quel point je trouve ça dur. Au fait, tu as remarqué que je l'ai appelé « chef » ?

Marinelli retourna à son bureau ; Pickett consulta sa montre en s'efforçant de se rappeler s'il y avait une quincaillerie sur son chemin, après quoi il pensa au sergent d'état-major Williams et se ravisa. Il était persuadé que son chef avait déjà pris son téléphone pour dire que lui, Williams, avait fait son boulot et que Pickett était en route. Il se dit donc qu'il ferait mieux d'en finir tout de suite, en espérant avoir un créneau de libre plus tard dans la journée.



Pendant que Pickett décidait que sa nouvelle mission ne devait pas menacer ses habitudes, une menace d'une tout autre nature faisait son entrée au Centre des missions spéciales, à quelques mètres de l'endroit où il devait rencontrer Salter. Une jeune fille se renseignait au comptoir d'accueil. Elle essayait de retrouver un policier âgé d'une petite soixantaine d'années, qui était peut-être à la retraite. Elle ne savait ni son nom ni à quoi il ressemblait, mais elle en savait beaucoup sur sa jeunesse. Elle refusait de révéler la raison de sa requête ; c'était personnel, se bornait-elle à répéter.

L'agent à qui elle s'était adressée prit note de tout ce qu'elle lui disait et, redoutant que le mot « personnel » ne soit synonyme de « problème », lui conseilla de

revenir le lendemain. Il alla transmettre la requête à l'inspecteur responsable de l'unité, qui fut de son avis.

— Quand elle reviendra, dis-lui de faire une demande écrite. Insiste bien sur le fait qu'on ne traite les requêtes d'ordre personnel que lorsqu'elles sont formulées par écrit.

— À qui doit-elle adresser sa lettre ? À nous ?

— Non, pas à nous. Nous, nous sommes les Relations publiques, et son affaire est privée. Il faut qu'elle écrive au chef, bien sûr. Toutes les demandes de renseignement sont adressées au chef. Tu ne le savais pas ?

CHAPITRE 2

Nouvellement nommé chef du Centre des missions spéciales, l'inspecteur d'état-major Salter attendait que Pickett arrive afin de pouvoir lui passer le dossier et poursuivre ses autres tâches. Lorsque le surintendant d'état-major Orloff avait pris sa retraite et que Salter, qui avait été promu au grade supérieur, avait pris la suite, lui-même n'avait pas été remplacé. Quelques semaines plus tard, son sergent était lui aussi parti à la retraite sans qu'un successeur ne le remplace dans ses fonctions ; aussi, lorsque cette affaire d'homicide avait atterri sur son bureau, Salter était la seule personne à pouvoir la prendre en charge, vu qu'il était le Centre à lui tout seul. Aux yeux d'un observateur extérieur, l'existence du Centre ainsi que le poste de Salter pouvaient avoir l'air d'être menacés, mais Salter savait pertinemment qu'en réalité, c'était tout le contraire. Son supérieur hiérarchique lui avait bien expliqué qu'on l'avait nommé chef mais non remplacé dans ses fonctions antérieures afin de réduire les coûts de fonctionnement du Centre, mais que ce dernier occupait une place centrale dans le budget de la police de Toronto parce qu'il bénéficiait de fonds propres, dont une partie pouvait être affectée à d'autres postes budgétaires. En fait, le Centre des missions spéciales était une unité extrêmement rentable, à condition d'être judicieusement utilisée par un bon gestionnaire.

Pour le moment, Salter se consacrait à un problème interne : la Commission de police avait décrété que le nombre anormal de démissions signifiait que le moral des forces était au plus bas. Elle était parvenue à cette conclusion à la suite d'une série d'articles publiés dans un quotidien de Toronto, intitulée « Toronto : une ville en déclin » ; l'un des articles était très critique à l'égard de la police. Une enquête avait été lancée. On avait recruté un consultant en psychologie que Salter avait été chargé d'assister. Le type avait passé une semaine dans son bureau à lui poser des questions ; sa première tâche consistait en effet à concevoir un questionnaire auquel les policiers interrogés devraient répondre par oui ou par non, et dont les réponses pourraient ainsi être compilées sur ordinateur. Salter comprit rapidement que sa tâche revenait à tester les questions, et notamment à déterminer celles auxquelles il était impossible de répondre ou qui étaient simplement stupides. La partie du questionnaire consacrée à l'alcoolisme (« Consommez-vous de l'alcool ? Si oui, le faites-vous régulièrement ? chaque jour ? ») menait à la conclusion qu'un homme qui buvait quotidiennement une bière en rentrant chez lui était un alcoolique. Bref, cette histoire lui prenait tout son temps. Le psychologue était dans la pièce voisine qui lui avait été assignée, prêt pour une autre journée de travail, mais Salter le tenait à distance jusqu'à ce qu'il ait pu transmettre ses consignes à Pickett.

L'affaire d'homicide semblait assez simple. Une femme avait été retrouvée morte dans sa baignoire. Cela ne faisait pas longtemps qu'elle était décédée lorsque le concierge était entré dans l'appartement. Trois semaines auparavant, il avait promis à la défunte de réparer le radiateur de sa salle à manger ; il avait frappé à la porte et, en l'absence de réponse, en avait déduit qu'elle n'était pas chez elle. Il avait déclaré plus tard à la police que l'eau du bain était encore chaude.

N'eût été le peignoir dont la femme était encore vêtue, on aurait pu croire qu'elle venait tout juste d'entrer dans son bain.

Après qu'on eut enlevé le corps, une voiture de patrouille était restée sur les lieux pour éloigner les curieux et deux sergents des Homicides avaient commencé l'enquête. On avait fouillé les environs immédiats ; dans le cas d'un homicide sans préméditation, le tueur s'enfuit généralement le plus loin possible, mais il arrive qu'il soit désemparé et reste caché sous l'escalier. Par la suite, les deux enquêteurs avaient entrepris de chercher des témoins qui auraient pu voir quelqu'un s'enfuir à pied ou en voiture.

Malheureusement, ils n'avaient pu mettre la main sur aucun témoin, de sorte qu'ils étaient passés au deuxième stade de l'enquête, soit la recherche d'un suspect dans l'entourage de la victime, une personne qui aurait eu un mobile, ou encore d'un cambrioleur qu'elle aurait pu surprendre. Au terme de deux jours d'enquête, l'affaire avait commencé à devenir délicate ; les policiers avaient en effet été conduits à s'intéresser à un sous-ministre de l'Ontario. Quand ils s'étaient présentés au bureau de celui-ci dans leurs imperméables quasi identiques, personne n'avait eu de doutes sur leur profession, et le sous-ministre avait été outré d'être traité comme un suspect ordinaire. Il avait mis beaucoup de pression sur les services de police, autant pour que son lien avec l'affaire soit traité avec la plus grande discrétion que pour faire en sorte que les deux sergents en soient déchargés. En d'autres temps, il aurait gaspillé son influence en vain, mais les Homicides, débordés – comme tout le monde –, avaient sauté sur l'occasion pour se débarrasser du dossier et le refiler au Centre des missions spéciales, qui était l'unité idéale pour les affaires délicates.

Un coup de fil à Harry Wycke, le contact de Salter aux Homicides, avait permis à ce dernier d'apprendre

que Pickett était un bon gars, mais qu'il n'avait pas travaillé sur un homicide depuis plusieurs années. Wycke pensait même qu'il avait quitté la police.

— Y a-t-il autre chose que je devrais savoir à son sujet ? s'était enquis Salter.

— Quand il est contrarié, il n'a pas la langue dans sa poche. On raconte quelques histoires sur lui, du genre : « Tu as entendu parler de la fois où, au tribunal, un avocat a demandé à Mel comment il pouvait être sûr qu'il avait attrapé le bon gars, simplement parce que le type était sur un toit, armé d'un fusil de chasse ? Pickett lui a répondu qu'il l'avait su par déduction. L'avocat a voulu en savoir plus, alors Pickett lui a expliqué que c'était parce que la saison de la chasse était terminée, au sud de Bloor Street, en tout cas. » Tu vois, c'est son style : si tu poses une question stupide, attends-toi à une réponse stupide. Il n'aime pas les ordres stupides, non plus. Dans les années soixante, on avait tous reçu du chef un mémo nous demandant d'être correctement habillés ; Mel s'est mis un sac en papier sur la tête et y a accroché une étiquette « Ne pas déranger », tu sais, comme celles qu'on a dans les hôtels. Le chef a décidé de trouver ça drôle, mais cette histoire n'a pas aidé Mel quand est venu le temps des promotions. Il a aussi reçu quelques réprimandes, alors surveille-le. Mais tâche de faire en sorte qu'il ne s'en rende pas compte, sinon tu devras résoudre cette affaire tout seul et ce serait vraiment dommage, parce qu'il est meilleur que toi pour les homicides.



Le téléphone de Salter sonna : on lui annonçait que Pickett venait d'arriver. Quelques instants plus tard, le sergent se tenait dans l'encadrement de la porte du bureau du chef du Centre des missions spéciales, attendant tranquillement que ce dernier lui fit signe d'entrer.

Salter se leva pour l'accueillir, se penchant par-dessus son bureau pour lui tendre la main, puis lui désigna un siège. Un visage apparut à la porte.

— Laissez-moi une demi-heure, dit Salter en regardant par-dessus l'épaule de Pickett. Je vous appellerai.

La sonnerie du téléphone se fit entendre :

— Pas d'appels pendant une demi-heure, ordonna-t-il au standardiste avant que celui-ci eût le temps de broncher.

Salter se tourna enfin vers Pickett :

— Fermez la porte, s'il vous plaît.

Tandis que Pickett s'exécutait, un agent en uniforme fit irruption, une note à la main ; il la donna au sergent, qui la transmit à Salter. Ce dernier la lut avant de la mettre de côté.

— Seigneur ! fit-il. Maintenant, je suis aussi le Bureau des personnes disparues. Bon. Allons-y avant d'être encore interrompus.

Pickett s'assit en se demandant si le moment était venu de dire à tout le monde d'aller se faire foutre et de partir s'occuper de sa cabane. Il se souvenait de Salter, maintenant, bien qu'il n'eût jamais travaillé avec lui. Son vis-à-vis avait dix ans et environ trente kilos de moins que lui ; il était vêtu d'une manière passe-partout, ni spécialement élégante ni à la mode, qui laissait supposer qu'il n'accordait pas trop d'importance à son apparence. Ses cheveux, encore châtains, étaient plus longs que ceux de Pickett. Ce détail mis à part, les deux hommes étaient coulés dans le même moule, ce qui était plutôt rassurant ; Pickett estima qu'il ne serait pas difficile de s'entendre avec l'inspecteur. Par contre, ce qui le chicotait, c'est que Salter avait l'air plus tendu qu'il n'aurait dû, même avec sa surcharge de travail. D'où venait donc toute cette pression ? Salter était-il du genre à paniquer s'il avait plus de deux choses à faire en même temps ? Pickett avait déjà côtoyé un patron dans ce style. Une petite mission supplémentaire

et c'était comme de travailler dans la cellule de crise du Pentagone. Non merci.

Pickett s'installa dans son fauteuil avec circonspection, rédigeant mentalement sa lettre de démission.

— Vous voulez un café ? proposa Salter.

Un premier signe encourageant, ça. Ni distance ni familiarité. Salter ne lui servait pas du « sergent » mais ne l'appelait pas non plus par son prénom. Pickett laissa lui aussi tomber le grade de Salter, prêt toutefois à l'utiliser s'il faisait fausse route ; ne voyant aucune cafetière dans le bureau, il déclina l'offre, parce que, bien que l'invitation eût été lancée sans préambule et qu'elle fût probablement sincère, s'ils devaient encore attendre que Salter aille chercher un café, ce délai pourrait ternir la simplicité du premier contact.

Pickett signifia donc son refus d'un signe de tête :

— Je viens d'en prendre un, merci.

Salter hocha la tête, but une gorgée du sien et repoussa sa tasse dans un coin du bureau.

— Où sont passés tous les papiers ? s'étonna soudain Pickett.

Il désigna le plan de travail de Salter, qui était entièrement vide à l'exception d'un dossier rouge, de deux crayons, d'un bloc de papier ligné jaune et de la dernière note qu'il avait reçue.

— Les papiers ?

— C'était bien le bureau d'Orliff, n'est-ce pas ?

— Exact. Il est à la retraite. C'est donc mon bureau, maintenant.

— Mais qu'avez-vous donc fait de tous ses papiers ?

— Ah ! Les papiers.

Salter avait enfin compris. Les fameux papiers qu'Orliff stockait en impeccables piles qui ornaient les murs de son bureau. Salter pointa le doigt derrière lui : il ne restait qu'une pile rangée sur une étagère.

— Je les ai classés. Vous connaissiez Orliff ?

— Un peu. Nous sommes entrés dans la police ensemble.

— Vous êtes encore en contact avec lui ?

— Une fois de temps en temps.

— Vous lui avez parlé récemment ?

Pickett pesa sa réponse. Salter ne faisait pas seulement la conversation : il voulait savoir si Pickett et son ancien patron étaient copains.

— Je lui ai parlé ce matin.

— Comment va-t-il ?

— Bien. Il attend avec impatience d'aller à son chalet.

Pickett observa Salter ; maintenant, ce dernier savait que Pickett s'était renseigné sur lui.

— Que savez-vous de l'affaire que je m'appête à vous confier ?

— J'ai entendu dire qu'il s'agissait d'un homicide. Comment a-t-elle atterri sur votre bureau ?

— J'en ai hérité parce que les gars des Homicides ne savent plus où donner de la tête, et aussi parce que c'est une affaire un peu délicate : des personnes haut placées sont impliquées. Une, en tout cas. La victime se disait « massothérapeute » et quelques-uns de ses clients étaient des personnalités connues.

— C'en était une ?

Le ton de Pickett indiquait qu'il ne faisait que demander une précision, sans porter de jugement de valeur.

— D'après la femme du concierge, oui. D'après les clients interrogés par les Homicides, non. Il va falloir qu'on vérifie ça. Les Homicides ont interrogé toutes les personnes qu'ils ont pu trouver, mais ils n'ont pas pu mettre la main sur le dernier client, qui était chez elle juste avant sa mort. C'est le suspect le plus probable. Tenez.

Salter tendit le dossier à Pickett, qui le prit sans l'ouvrir.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il.

Salter écarta les mains pour indiquer au sergent qu'il ne connaissait pas la réponse.

— Je travaille sur une enquête interne et j'ai un tas d'autres trucs en cours, c'est pourquoi j'ai demandé

des renforts. Mon sergent est parti et on ne m'a pas affecté de remplaçant. Pour le moment, je suis tout seul. Vous m'avez été chaleureusement recommandé.

— Par qui ?

— Par Wycke, des Homicides.

Maintenant, Pickett savait que Salter avait fait sa petite enquête, lui aussi. Il se promet de découvrir qui était le sergent de Salter et la raison de son départ. Jusqu'à présent, il appréciait ce qu'il voyait de Salter, mais il ne voulait pas de mauvaise surprise.

— Le sergent Gatenby est parti parce qu'il avait des problèmes cardiaques, indiqua Salter comme s'il lisait dans les pensées. Il voulait rester, mais les médecins le lui ont formellement déconseillé. Il vient me voir de temps en temps. Je vous le présenterai.

— C'est normal de se poser des questions, commenta Pickett avec un léger sourire.

— Bien sûr. Vous pouvez demander autour de vous. Bon. Alors, pourquoi vous ? Je n'ai pas spécifiquement demandé à vous avoir. J'avais demandé le concours d'un gars qui sache mener une enquête criminelle. Ce n'est pas dangereux, c'est juste compliqué. Alors comme ça, vous avez servi aux Homicides ?

— Jusqu'à il y a trois ans. J'étais devenu trop vieux, mais je ne voulais pas prendre ma retraite, alors on m'a trouvé un poste au Centre de cautionnement et de libération conditionnelle.

Pickett jeta un regard circulaire dans la pièce, qui était plutôt vaste mais meublée d'un seul bureau.

— Devrai-je travailler ailleurs que dans ce bureau ?

— Vous pouvez vous installer dans la pièce d'à côté.

— C'est à vous que je fais mon rapport ou aux Homicides ? À moins que je ne rende compte aux deux...

— Juste à moi.

Pickett déplaça légèrement son fauteuil de manière à être installé perpendiculairement au bureau et posa le dossier devant lui.

— Pouvons-nous commencer tout de suite ?

— Bien sûr.

— Avez-vous vu l'appartement de la victime ?

— J'y suis passé ce matin à la première heure.

— À quoi ça ressemble, là-dedans ? C'est quel genre d'appartement ?

— Vous ne prévoyez pas aller y jeter un coup d'œil vous-même ?

— Je vais commencer par ça en quittant votre bureau. Je pensais que vous auriez peut-être quelque chose à me mettre sous la dent en attendant. Est-ce que ça a l'air d'un appartement de pute ?

— Non. Ça ressemble plutôt à l'appartement standard d'une femme célibataire disposant de bons revenus. Beaux meubles, tableaux, des tonnes de robots de cuisine et de livres de recettes, et des tonnes de livres de toutes sortes, d'ailleurs. Tout ça est dans le dossier. Il y a aussi des photos.

— Pas d'accessoires sexuels sur la scène de crime ?

— Aucun truc de ce genre.

— De l'argent ? À raison de cent dollars la passe, ça vous remplit vite un tiroir de commode.

— Juste ce qu'il y avait dans le portefeuille de la victime.

— Et ces gars haut placés, qui sont-ils ?

— C'est dans le dossier: il y a un sous-ministre du gouvernement provincial. Un jeune type très brillant, à ce qu'on dit. Il met beaucoup de pression.

— Tous les fonctionnaires chient dans leur froc dès qu'on se pointe. Et plus ils sont haut placés, plus la merde est grosse. Les rumeurs commencent à courir et, après ça, les journalistes viennent fourrer leur nez partout. Ces gars-là ont toujours un squelette dans leur placard. Et l'autre client, c'est qui ?

— Il travaille à la télé. Il anime une de ces émissions d'enquête. Il semble très coopératif. D'après les Homicides, il serait même trop coopératif et ils ont été

très prudents avec lui, au cas où il lui prendrait l'idée de parler d'eux dans son émission.

— Il ne se plaint pas qu'on porte atteinte à sa vie privée ?

— Apparemment non. C'est nous qui en faisons une affaire délicate, pas lui. Ce qui me porterait à croire qu'elle était réellement massothérapeute et qu'il n'y a pas de quoi s'énerver avec ça.

— Dans ce cas, si ce n'est pas une prostituée, pourquoi le sous-ministre devient-il hystérique ?

— Parce qu'il se préoccupe de ce que les gens vont penser. Tout le monde se demande quel genre de massage il se faisait faire.

Pickett ouvrit le dossier et parcourut les deux premières pages.

— Il va falloir que j'aie une petite conversation avec lui. Mais n'oublions pas qu'il a refusé de parler aux gars des Homicides.

— Pas de problème ; je vais l'appeler au préalable pour vous organiser une entrevue.

Pickett continua sa lecture.

— Et qu'en est-il du concierge et de sa femme ?

— Il s'appelle Turnow. C'est un type costaud d'une quarantaine d'années. Un peu vantard. Du genre qui monte tout en épingle : à l'entendre, il travaille d'arrache-pied jour et nuit et fait toujours l'impossible pour tout. Quand j'étais sur place, l'une des locataires est venue lui demander d'aller jeter un coup d'œil à un robinet. J'ai compris qu'elle le lui avait déjà demandé plusieurs fois. Il lui a répondu : « Je m'en occupe dès que possible. » J'ai eu l'impression que c'était son refrain favori. Sa femme a quelques années de plus que lui, je dirais. Elle prétend que la fille était une pute. Quant à son mari, il affirme qu'il est trop occupé pour l'avoir remarqué.

Pickett éclata de rire.

— Bon. Maintenant, je suis prêt à lire le dossier. Suis-je seul sur l'affaire ?

— Il y avait une enquêtrice, l'agente de police Metella, qui faisait les vérifications dans le secteur. Elle viendra vous faire son rapport aujourd'hui, mais après ça, il faudra que vous assuriez la suite des interrogatoires. Elle a été réaffectée.

— C'est une jeune enquêtrice ?

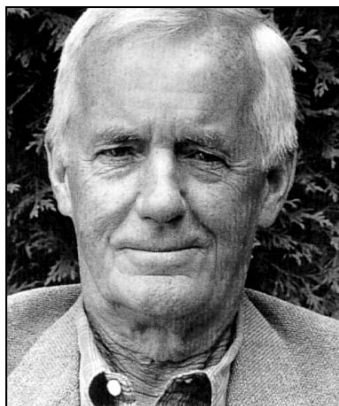
— On ne peut rien vous cacher. Je pense que c'est son premier poste.

— Bien, bien, fit Pickett en se levant. Je vais lire attentivement le dossier et j'irai sur place dès ce matin. Je prendrais bien un café, maintenant. Où puis-je en avoir ?

— Aux Relations publiques. Ils ont une cagnotte, mais ils vous en vendront un pour cinquante cents et ils vous prêteront même une tasse.

Pickett prit congé ; Salter essaya de se concentrer sur les questions du psychologue. À un moment donné, il le savait, il lui faudrait trouver un créneau pour parler avec le sergent, lui poser des questions plus personnelles – en bref, lui souhaiter la bienvenue à bord, même si la traversée était de courte durée. Mais pas maintenant. Depuis les dernières vingt-quatre heures, il s'acquittait de ses tâches avec environ un quart de ses facultés mentales, ce qui ne laissait pas de place à la courtoisie. Quant aux trois quarts de cervelle qui lui restaient, il les utilisait pour réfléchir à la façon dont il devait réagir au fait qu'Annie, sa femme, semblait avoir un amant.

Salter se savait extrêmement vulnérable. L'idée qu'elle ait une aventure était tout simplement inconcevable ; et si cela s'avérait, ce ne serait rien moins qu'un cataclysme. Dans les circonstances, il s'en était bien sorti avec Pickett, comme si c'était une journée normale, sinon bonne. S'il pouvait occuper suffisamment le psy avec son questionnaire, Salter aurait du temps pour réfléchir – ou, au moins, pour s'habituer à l'idée.



ERIC WRIGHT...

... est l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada puisqu'il a, notamment, été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné avec son premier roman mettant en scène Charlie Salter, *La Nuit de toutes les chances*; il a récidivé deux ans plus tard avec *Une mort en Angleterre*. Il a aussi mérité le prix dans la catégorie nouvelle pour « À la recherche d'un homme honnête » (1988) et « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » (1992). Outre les toujours populaires aventures de Charlie Salter, Eric Wright tient la chronique des aventures d'une détective, Lucy Trimple Brenner, et d'un policier à la retraite de Toronto, Mel Pickett. Eric Wright, qui est né en 1929, a publié en 1999 un volume de mémoires intitulé *Always Give a Penny to a Blind Man*.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

001	<i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i>	Jean-Jacques Pelletier
002	<i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
003	<i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyранаëл -1)	Élisabeth Vonarburg
004	<i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyранаëл -2)	Élisabeth Vonarburg
005	<i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyранаëл -3)	Élisabeth Vonarburg
006	<i>La Peau blanche</i>	Joël Champetier
007	<i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
008	<i>Lames sœurs</i>	Robert Malacci
009	<i>SS-GB</i>	Len Deighton
010	<i>L'Autre Rivage</i> (Tyранаëл -4)	Élisabeth Vonarburg
011	<i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1)	Francine Pelletier
012	<i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyранаëл -5)	Élisabeth Vonarburg
013	<i>Le Rêveur dans la Citadelle</i>	Esther Rochon
014	<i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
015	<i>Sur le seuil</i>	Patrick Senécal
016	<i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2)	Francine Pelletier
017	<i>Le Silence de la Cité</i>	Élisabeth Vonarburg
018	<i>Tigane -1</i>	Guy Gavriel Kay
019	<i>Tigane -2</i>	Guy Gavriel Kay
020	<i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3)	Francine Pelletier
021	<i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
022	<i>L'Archipel noir</i>	Esther Rochon
023	<i>Or</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
024	<i>Les Lions d'Al-Rassan</i>	Guy Gavriel Kay
025	<i>La Taupе et le Dragon</i>	Joël Champetier
026	<i>Chronoreg</i>	Daniel Sernine
027	<i>Chroniques du Pays des Mères</i>	Élisabeth Vonarburg
028	<i>L'Aile du papillon</i>	Joël Champetier
029	<i>Le Livre des Chevaliers</i>	Yves Meynard
030	<i>Ad nauseam</i>	Robert Malacci
031	<i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F)	Jean-Jacques Pelletier
032	<i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
033	<i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1)	Natasha Beaulieu
034	<i>Nébulosité croissante en fin de journée</i>	Jacques Côté
035	<i>La Voix sur la montagne</i>	Maxime Houde
036	<i>Le Chromosome Y</i>	Leona Gom
037	(N) <i>La Maison au bord de la mer</i>	Élisabeth Vonarburg
038	<i>Firestorm</i>	Luc Durocher
039	<i>Aliss</i>	Patrick Senécal
040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci

052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
104	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUTS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?

VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

UNE AFFAIRE DÉLICATE
est le cent vingtième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



« ERIC WRIGHT ÉCRIT DES ROMANS D'ENQUÊTES POLICIÈRES QUI SONT AU POLAR CE QUE LES ROMANS DE JOHN LE CARRÉ SONT À L'ESPIONNAGE. »

QUILL & QUIRE

Une affaire délicate

Le meurtre de Linda Thomas, une massothérapeute, pose de sérieux problèmes à la police de Toronto: la jeune femme comptait parmi sa clientèle de « grosses pointures » qui ne se gênent pas pour interférer dans le dossier, et c'est pourquoi le Centre des missions spéciales en a hérité. Or, depuis la retraite du surintendant Orliff et celle du sergent Gatenby, Charlie Salter en est non seulement le chef, mais aussi le seul membre! Il demande donc des renforts en la personne de Mel Pickett, un vieil enquêteur mis à l'écart depuis quelques années.

Dès les premiers interrogatoires, les deux policiers comprennent que l'enquête sera difficile: bien des suspects ont des choses à cacher, tant à propos de leur relation avec Linda Thomas que de leur carrière. Mais tout à coup, l'attention de Charlie est accaparée par une autre affaire tout aussi délicate: il est persuadé qu'Annie, sa femme, le trompe!

TEXTE INÉDIT



12,95 \$

9 782896 154258

Extrait de la publication 6,90 € TTC